

SEULE EN SON ROYAUME.

PARTIE I

Le sol est dur, sec, la poussière me pique les narines. Avant même d'ouvrir les yeux, je sens la chaleur du soleil qui frappe mon flanc gauche. C'est le signal. Chaque matin, la même sensation : cette barre de fer qui me tord le ventre. La faim broie mes entrailles.

Je bouge une patte, puis l'autre. Mes articulations sont rouillées. Je sens le poids de mon propre corps, cette carcasse de muscles et d'os que je vais traîner pour une nouvelle journée. À côté de moi, ça remue. Mes deux petites masses de poils préférées s'écrasent contre mon ventre. Ils n'insistent pas, ils savent comment ça va se passer ; ils connaissent notre rituel par cœur. Leurs yeux sont trop grands pour leurs visages amaigris. Ils me regardent, calmes, à la merci de ma volonté, attendant que je passe à l'action.

Ma petite n'est pas en âge de se reproduire, alors elle a été exclue de la troupe. Les mâles devenaient menaçants donc j'ai choisi mon camp, ma place est auprès d'elle. Le père, il n'a pas suivi. Il est loin, quelque part à l'ombre à protéger un territoire. Mais notre estomac hurle ici et maintenant.

Je me lève et secoue la poussière de mon pelage. Je me souviens de l'autre jour, quand on avait réussi à isoler une vieille antilope. J'avais les crocs plantés dedans, le sang chaud coulait enfin. Et puis elles sont arrivées, les hyènes en surnombre, ricanant dans l'ombre. J'ai montré les dents, j'ai feulé jusqu'à m'en déchirer la gorge, mais elles étaient trop nombreuses. J'ai dû reculer. J'ai dû protéger mes petits pendant que les autres broyaient les os de notre repas.

Aujourd'hui, si j'échoue, leur vie est menacée.

Je marche vers la plaine. Chaque pas me coute en énergie, je dois les anticiper. La savane est une étendue de paille jaune qui brûle sous un ciel laiteux. Rien ne bouge, à part l'horizon qui tremble à cause des vagues de chaleur.

Je repère le troupeau de zèbres près du grand acacia. Ils sont nerveux. Ils sentent que l'air est trop calme. Je m'aplatis. Le contact de la terre brûlante contre mon ventre me redonne un peu de courage. Je rampe, centimètre par centimètre. Les épines des buissons me griffent le cuir, mais je ne sens rien. Je n'ai pas le droit de faiblir ; aujourd'hui je suis invincible.

Soudain à quelques mètres, je devine deux gueules familières, deux sœurs de notre ancien clan ! Je les sens, elles sont là, toutes proches, tapies dans les hautes herbes. Elles ont vu ma cible. Et juste en approchant, elles devinent...

Pas un bruit, juste des mouvements d'yeux, de légers sursauts d'oreilles : nous sommes ensemble. Elles entament un contournement. Je reste au centre. Elles vont rabattre le groupe vers moi. J'attends...

Le temps me paraît long, je pense à mes petits qui m'attendent sous l'ombre fragile d'un baobab. Une mouche se pose sur mon nez, je ne bouge pas d'un millimètre.

Et d'un coup, le chaos.

Les foulées déchainées griffent le sol, la poussière tournoie. Je prends appui sur mes pattes arrière. Mes muscles se tendent, portés par une décharge d'adrénaline qui balaie net ma fatigue. Je ne vois plus que des rayures noires et blanches qui défilent. Un zèbre s'échappe, poussé par mes sœurs. Il fonce droit sur moi !

Je bondis. C'est maintenant ou jamais ! L'impact est violent. Je prends tout le choc dans l'épaule. On roule dans la terre, enchevêtrement de pattes, échines déployées et cris sourds... Il est fort l'animal, il essaie de me piétiner... Je sens ses sabots heurter mes côtes. Je m'accroche, mes griffes plantées dans son cuir épais. Je cherche la gorge. Mes mâchoires se referment sur sa chair tiède. Je serre les crocs de toutes mes forces. Je ne lâche rien. Les renforts sont arrivés et lui assènent la morsure de trop. Je sens ses derniers soubresauts, son souffle qui s'arrête sous nos dents.

Mes sœurs sont là pour partager la victoire, sans bataille pour la meilleure part. On déchire la viande dans un silence complice et dans l'urgence de nos tripes. Chacune sait ce qu'elle doit faire, nous sommes en confiance.

Ensuite, je vais chercher mes petits pour les guider jusqu'au festin. Ils se jettent sur la viande avec une sauvagerie qui me fait mal au cœur autant qu'elle me rassure. On mange jusqu'à ce que nos ventres soient bien ronds. On savoure ensemble.

Cette fois, la viande est largement suffisante et profite aussi à d'autres familles. Mes petits et moi prenons alors un peu de temps pour profiter, pour nous reposer.

Mais la journée n'est pas terminée...

Le soleil descend et les ombres s'allongent. Il faut boire avant la nuit, pour éviter de croiser nos prédateurs. Repue et revigorée, je guide les petits vers le point d'eau. C'est un endroit dangereux, tout le monde le sait. Les lionceaux sont excités par le sang, ils courent et sautent partout. Je les remets en place d'un coup de patte. Je surveille les fourrés ; je ne passe pas une minute sans baisser mon hypervigilance.

Un craquement de branche. Je m'arrête net. Les petits se collent à moi et se figent.

Une odeur forte, celle du léopard. Il est là, quelque part, invisible dans les arbres ou derrière un rocher. Il attend une erreur, un moment d'inattention, un petit qui s'éloigne trop. Je me place entre lui et mes enfants. Je montre les crocs, un grondement sourd vient du fond de ma poitrine. Toute la savane l'entend et le connaît.

Nous parvenons à boire plus que de raison, mais il faut maintenant se rapprocher d'une troupe. Rester trop longtemps loin des autres nous met en situation de vulnérabilité.

La nuit tombe d'un coup. Sur le chemin du retour, le froid remplace la chaleur étouffante. Je rassemble les petits tout contre moi, dans le creux d'un rocher. Mes yeux restent ouverts, scrutant les ténèbres. Cette chasse m'a épuisée... Chaque fibre de mon corps réclame du repos, mais je ne fermerai pas l'œil. Pas cette nuit. Je suis la gardienne. Je suis celle qui veille quand tout le monde dort.

Les petits s'assoupissent, ils semblent apaisés. Moi, j'ai mal partout. Mes pattes sont lourdes des kilomètres parcourus sous le soleil pour trouver à manger et à boire. On a

marché des heures, moi devant, eux traînant la patte derrière. J'ai dû les pousser, les gronder, les surveiller tout en balayant les alentours du regard.

Lui, il n'était pas là pour ouvrir la voie ni pour faire peur aux intrus. C'est mon dos qui a pris les coups de sabots du zèbre, ce sont mes mâchoires qui ont fait le boulot, et ce sont mes sœurs qui m'ont sauvé la mise. Je repense à la lutte, à la peur de rater mon coup et de devoir les regarder mourir de faim. J'ai réussi. J'ai rempli leurs ventres, seule.

Mes petits ne se doutent pas un instant de l'énergie que je déploie chaque jour pour nous protéger. Je dois rester à l'affût en permanence, même dans le silence apparent de la terre brûlée ; ça m'épuise tous les jours, inexorablement. Je profite de ce moment de calme pour leur faire un brin de toilette. Les guépards ont dû s'éloigner, je ne sens plus de danger imminent.

Je vais pouvoir fermer un peu les yeux moi aussi...

PARTIE II

Le réveil hurle à 6h45. Ça fait déjà au moins une heure que l'indélicatesse des voisins du dessus m'a extraite de ma torpeur, un sommeil sans rêves. J'ouvre les yeux sur le plafond gris de la chambre. Je crois que j'ai rêvé d'ailleurs... Mais ici, pas de ciel en feu, ni d'horizon à perte de vue. Juste les quatre murs de l'appartement et la fatigue de mes nuits vides qui pèse sur mes épaules dès le matin.

J'ai mal à l'épaule depuis quelques jours...

Le mâle a déserté depuis deux ans. Il a préféré la chair fraîche d'une gazelle plus agile. Je bascule hors du lit puis me traîne jusqu'à la cuisine ; je suis d'une lenteur pitoyable, en mode automatique... Je fais couler le café. Le bruit de la machine, c'est le max de pollution sonore que je serai capable de tolérer aujourd'hui.

J'enfile un jean, un t-shirt, trois passages de lisseur sur mes cheveux emmêlés, un coup de mascara. Dans le miroir, mon regard est aussi aiguisé qu'un couteau à beurre qui tartine des clous.

Faudra bien faire avec !

« Jules, Inès, debout mes amours ! »

Ils émergent, les cheveux en bataille, le regard encore embrumé. Mon moment préféré de la journée. On déjeune, leurs sens s'éveillent un par un, grâce aux tartines grillées. L'odeur, le croustillant, le son des cuillères qui cognent dans le bol. Mes yeux les couvrent de velours. Ils sont ma priorité, ma seule mission. Je vérifie la coiffure de la petite, les chaussettes du grand, même si depuis peu, il assume la création de paires improbables. Je ne ferai jamais barrage à sa singularité.

On descend l'escalier quatre à quatre. Pas d'ascenseur quand on n'est pas chargés, c'est la règle. Ça évite aussi de croiser les idiots égocentrés du haut. En bas de l'immeuble, sur le trottoir, c'est déjà la cohue. Une autre famille sort de l'entrée d'à côté. Le père tire son fils par la manche, sa besace calée sous le bras comme une munition. Plusieurs

familles se croisent. Chacune son itinéraire, chacune ses codes. Pas un regard ni un bonjour, tout le monde s'esquive. Comme si le fond de l'air n'était pas assez froid !

Les bruits de la ville m'aident à désembuer mon cerveau. On est bien au-delà des décibels de la machine à café, tout compte fait ! Les klaxons s'impatientent derrière un camion de livraison garé en double file. Les moteurs tournent, ça sent le gasoil et les fuites d'hydrocarbures sur l'asphalte.

On saute dans la voiture, les petits se ceinturent derrière. Jules pourrait bien monter devant maintenant, mais... ça viendra. J'aime le savoir à l'abri dans mon dos.

Nous sommes coincés entre un bus qui crache sa fumée noire et un utilitaire qui force le passage. Je serre le volant. Inutile de s'agacer, trouvons une musique que tout le monde apprécie, ou bien un animateur radio qui ne dit pas trop de vulgarités !

Mes yeux scannent les feux rouges, les passages piétons, les deux roues qui surgissent de nulle part. C'est une traque, à l'envers : éviter les imprudents pour les gracier !

Car eux n'ont pas l'air inquiets pour un sou en zigzagant sans logique...

Et tandis que je pense à la jungle du supermarché qui m'attend ce soir à la sortie des classes, mon estomac se noue déjà. Je redoute toujours ce moment où il faut slalomer entre les caddies, subir l'éclairage trop vif au plafond et le bruit ininterrompu des gens qui se pressent, des enfants qui hurlent, des mamans qui grondent. Inès ne pleure pas, elle est mignonne, mais elle utilise ce moment « entre nous » pour décharger son trop plein d'énergie... au moment où moi je ne rêve que d'une seule chose : me jeter sous le plaid du canapé et fermer les yeux.

Si je m'en sors bien, j'y parviendrai quelques minutes, pendant le bain d'Inès, entre le jeté de pâtes dans l'eau frémissante et le checkup des devoirs du grand.

Entre mes prestations en freelance et mes heures de salariat, les moments de répit « juste pour moi » sont devenus un concept que je ne connais qu'un gros week-end sur deux. Mes journées sont des parties de Tetris où j'arrive même à faire rentrer des ronds dans des carrés. Il faut jongler avec les comptes, inventer des repas équilibrés quand les fins de mois sont moins généreuses et faire en sorte que, pour eux, tout semble fluide. À dix-huit heures, mon seul souhait est de verrouiller notre porte et retrouver le silence de notre sanctuaire, cet espace où je ne suis plus obligée de porter de masque social.

Mais chaque chose en son temps ! Tout de suite je me concentre pour éviter de faire le remake de « Massacre sur la route » et mes petits vont bien. Heureusement pour eux, ils n'ont pas accès à mes pensées.

Ce soir, c'est encore loin...

Soudain, la voix de Jules interrompt mon autohypnose :

« Maman, tu sais j'ai mon exposé aujourd'hui sur la lionne ! »

Sa voix est un peu inquiète ; je le vois dans le rétro bidouiller la sangle de son sac à dos.

« Oui bien sûr mon cœur ! Ton premier exposé au collège, c'est important ! Ah tiens maintenant que tu en parles... Je crois que j'ai rêvé qu'on était dans la savane tous les trois. C'était bizarre, je devais chasser pour qu'on mange. Ça me revient tout à coup ! Et toi Inès, tu voudras que ton frère nous raconte son histoire de lion ce soir ?

- De « lionne » maman. Jules a choisi de parler de la lionne, pas du lion.

- C'est vrai ! D'ailleurs pourquoi une lionne, Jules ?

Il ne répond pas tout de suite, il regarde les voitures défiler par la vitre. C'est Inès qui tranche pour lui.

- Tu le sais ! Parce que la plus forte des lionnes, c'est toi maman.

- Ben oui c'est toi maman, j'ai pas besoin d'aller chercher un lion », répète Jules en hochant la tête.

Je ne peux éviter de sourire bêtement. Je ne suis pas en train de courir après un zèbre, je suis en train de chercher une place de parking près du collège. Après il faudra jeter la petite au drop off quelques rues plus loin, si je ne zigouille pas un cycliste sur le chemin. Ce sentiment d'être capable de tout pour mes gamins : ça n'a pas de prix.

Je redresse le dos, vérifie le rétro gauche une dernière fois. Le territoire est sûr. Pour l'instant.

« Allez saute ma puce ! Bonne journée, je t'aime ! »

13049 caractères.